

brochure n° 407a
Delpit

OBSERVATIONS ET NOTES

SUR DES MALADIES NERVEUSES EXTRAORDINAIRES
ET RARES ;

*Par M. DELPIT, docteur en médecine de l'ancienne
Université de Montpellier, médecin des épidémies
pour le quatrième arrondissement du département
de la Dordogne, ancien médecin de l'hospice et des
prisons de Bergerac, correspondant de la Société
de médecine de Bordeaux, etc. etc.*

(Extrait de la Bibliothèque médicale, tome LVI, page 308.)

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

DANS le nombre des maladies qui appellent encore les recherches des médecins, on doit certainement distinguer les affections nerveuses. Elles se présentent sous des formes si variées ; elles affectent des modes si singuliers et si bizarres ; elles produisent des phénomènes si extraordinaires, qu'on croit voir en elles les jeux d'une imagination déréglée, plutôt que l'effet d'un désordre physique.

Elles se dérohent si complètement aux explications que la physiologie peut fournir ; leur marche est si

1

P7339
BIBLIOTHEQUE
DE PERIGUEUX

(2)

opposée aux lois ordinaires qui président à l'organisation, que les gens du monde en nient l'existence, ou les rapportent à des causes surnaturelles.

Les médecins ne doivent partager ni l'indifférence qu'amène la première opinion, ni les préjugés qu'enfante la seconde : consacrés au soulagement de tous ceux que la douleur atteint, et voués à l'observation de tout ce que la nature produit, ils doivent étudier constamment les actes merveilleux et infinis de sa puissance, et respecter quelquefois le voile mystérieux dont elle les enveloppe.

Ce voile est encore étendu sur bien des phénomènes, dont une avide curiosité voudroit connoître les causes. Il dérobe surtout à nos yeux l'agent ou le mobile qui donne aux muscles des hystériques la puissance d'exécuter des mouvemens si variés, et imprime à leurs facultés organiques des modes si extraordinaires.

Ce n'est pas pour soulever ce voile, que je me détermine à publier deux observations que le hasard m'a mis à portée de recueillir sur le théâtre obscur où j'ai jusqu'à présent exercé la médecine, et qui offrent tout ce que l'hystérie peut réunir de curieux et même d'in vraisemblable.

Je ne me dissimule pas l'impression que les détails de ces observations doivent produire sur les personnes

qui repoussent tout ce qui embarrasse leurs théories , ou choque leurs opinions ; sur celles qui ne reconnoissent pour vrai que ce que leur raison avoue , *qui croient que les bornes de leurs sens et de leur esprit sont aussi celles des choses* (1) , et portent dans l'étude de l'homme un scepticisme qui peut devenir dangereux quand il n'est pas retenu dans de sages limites. Je les prie , cependant , d'avoir quelque égard pour le témoignage d'un praticien qui , libre de préventions et de préjugés , écrit et raconte ce qu'il a vu , sans avoir l'intention d'appuyer aucun système , ni de défendre aucune opinion ; d'un praticien qui n'a d'autre intérêt que celui de la vérité , d'autre ambition que celle d'être utile , et d'autre prétention que celle de consigner dans les archives de la science des faits qui lui ont paru dignes de fixer l'attention des physiologistes.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Mademoiselle Ducl. . . . avoit atteint sa treizième année sans éprouver aucune maladie grave. Elle ne présentait encore aucun symptôme qui annonçât le développement prochain de la puberté. Sur la fin de juillet 1807 , son ventre prend tout à coup , et sans cause connue , un volume considérable , les urines ne

(1) *Dictionnaire des Sciences médicales* , t. XVIII , p. 10.

coulent plus. Un purgatif imprudemment administré détermine plusieurs syncopes , mais n'amène ni la diminution du volume du ventre , ni l'écoulement des urines. Celles-ci étoient suspendues depuis vingt jours ; la vessie étoit pleine , le ventre tendu , et cependant il n'y avoit pas de douleurs à l'hypogastre : on se décide à faire sonder la malade. La vue de la sonde , les apprêts du chirurgien l'épouvantent ; elle s'élance de son lit , et aussitôt les urines coulent spontanément et en abondance.

Cette évacuation ne fait d'abord cesser ni les syncopes , ni la tension du ventre ; mais bientôt ces accidens sont remplacés par des convulsions qui se répètent à chaque instant , et qui simulent l'hydrophobie. La malade se jette sur les personnes qui l'entourent , fait des efforts pour mordre ; une salive écumeuse sort de sa bouche.

Des potions antispasmodiques sont inutilement employées ; les bains ne peuvent l'être , vu la difficulté de retenir la malade toujours agitée de convulsions.

Elles cessent cependant ; mais le spasme qui les terminoit n'abandonne les muscles extérieurs que pour se porter à l'œsophage. Celui-ci se ferme , et toute déglutition devient impossible. La malade fait de vains efforts pour avaler , elle promène inutilement de l'eau dans sa bouche ; elle est condamnée au sup-

plice de *Tantale*. Elle ne peut apaiser ni la faim , ni la soif qui la tourmentent. Quelques jours après , le spasme gagne la langue qui se replie sur elle-même ; et bientôt les mâchoires , serrées l'une contre l'autre , ne laissent même plus la ressource de promener de l'eau dans la bouche.

Les calmans appliqués extérieurement , les révulsifs , les saignées , les bains , la musique même , tout est inutilement tenté.

La malade reste durant six jours sans boire ni manger , sans voir ni entendre. Douée pendant ce temps d'une force et d'une agilité extraordinaires , elle s'élançoit vers la porte du jardin , sur lequel donnoit sa chambre , sans qu'il fût possible de l'arrêter , quelque effort qu'on fit pour cela. Elle parcouroit avec une incroyable célérité , et les yeux fermés , tous les contours d'un parterre dessiné dans ce jardin ; et , cette course finie , elle se remettoit tranquillement sur son lit.

Les nuits étoient parfaitement calmes , et la malade dormoit du sommeil le plus paisible.

Le spasme abandonna spontanément la langue , l'œsophage et les mâchoires , après une sorte friction faite sur le cou avec le laudanum liquide. Dès que la malade put parler , elle se plaignit d'ardeur à l'estomac ; elle but et mangea avec avidité ; l'appétit fut

très-considérable pendant deux jours; elle prit beaucoup de lait. Du moment où le spasme eut abandonné la bouche et l'œsophage, ainsi que les yeux et les oreilles, il se porta avec plus de force sur le système musculaire intérieur; les convulsions prirent alors une nouvelle intensité; les intervalles furent moins longs, et, pour ainsi dire, à peine sensibles. Les nuits continuèrent à être calmes, l'appétit se soutint, quoique beaucoup moins considérable, mais le mode convulsif varia tous les quatre ou cinq jours. Tantôt la malade étoit étendue et roide sur son lit, sans qu'il fût possible de ployer aucun de ses membres; tantôt, prenant la forme cataleptique, elle se levait droite, et aucune force humaine n'eût pu changer la position qu'elle avoit prise. Ces formes tétaniques et cataleptiques alternoient avec des convulsions de toute espèce.

Lorsque ces convulsions cessèrent, le désordre passa sans doute des muscles au cerveau, car la malade n'éprouva plus que des terreurs paniques. Elle croyoit voir rôder autour de son lit des personnes mortes depuis quelque temps dans le quartier, et elle les désignoit par le nom qu'elles avoient porté. Cette frayeur duroit autant que les convulsions dont elle tenoit lieu, et pendant sa durée, la malade s'enveloppoit de ses couvertures en jetant des cris d'effroi.

A ces frayeurs qui se répétèrent pendant cinq jours,

succéda un spasme du larynx qui faisoit naître le sentiment pénible de la strangulation. On voyoit le cou se tendre et grossir, les veines se gonfler et la malade éprouver des agitations pareilles à celles de quelqu'un qui fait de grands efforts pour vomir. Cet état d'angoisse duroit une heure et quelquefois plus. Dans les momens de relâche, la malade ne paroissoit pas souffrante; elle présentait ainsi, à des intervalles très-rapprochés, le contraste le plus frappant. Pendant l'accès, la figure étoit de couleur pâle et terne, les traits étoient retirés, grippés, les yeux vitrés ou roulant en divers sens dans l'orbite. Après l'accès, les traits étoient reposés, la physionomie riante, les joues colorées, les yeux brillans, une aimable gaîté animoit cette figure naguère hideuse et plombée.

L'opium, le musc, la jusquiame, le camphre, le safran, la valériane, les bains froids, tous les antispasmodiques, furent encore tentés à cette époque de la maladie, mais sans aucun succès; ils ne purent empêcher la forme nouvelle sous laquelle la maladie va se produire, forme moins lugubre, mais non moins bizarre.

La malade, privée encore une fois de l'ouïe et de la vue, se roule dans la chambre, la parcourt en tout sens avec rapidité, tantôt allant à reculons appuyée sur son dos, tantôt allant en avant et marchant à quatre pattes, tantôt repliée sur elle même et ressem-

blant à une boule. Si, dans ces mouvemens rapides, elle touche du bout des pieds ou des mains quelqu'un des nombreux spectateurs que la curiosité attire presque tous les jours dans sa chambre, elle jette aussitôt un cri de douleur, et porte la main à l'endroit touché, avec le même empressement que si elle eût été brûlée ou blessée. Le bout du doigt d'un des assistans appliqué le plus légèrement possible sur ses joues, ses bras ou toute autre partie, produit le même effet. La commotion électrique n'en a pas un plus prompt ni plus marqué.

Quand l'accès étoit fini, et que, pouvant alors se faire entendre de la malade, on lui demandoit compte de la sensation qu'elle avoit éprouvée lorsqu'on la touchoit ou qu'elle touchoit elle-même quelqu'un, elle répondoit que cette sensation étoit celle d'un fer chaud qu'on auroit appliqué sur la partie touchée. Pendant que la sensibilité étoit ainsi excitée par le plus léger contact avec un autre individu, la malade se heurtoit avec force contre le pavé de sa chambre, et frappoit vigoureusement les murs et les meubles, sans manifester aucune sensation pénible. Les corps privés de vie ne faisoient sur elle aucune impression; les corps animés avoient seuls la propriété d'en déterminer de douloureuses.

Aucune force, aucun obstacle ne pouvoient arrêter les mouvemens de rotation qui faisoient rouler la jeune

malade en divers sens; mais quelquefois elle les suspendoit comme volontairement, se levoit et se laissoit ensuite tomber à la renverse. Alors le mouvement qui l'entraînoit, loin d'être prompt et vif comme celui qui la déterminoit à se rouler, étoit assez lent pour qu'elle ne se fît aucun mal. Elle sembloit se laisser aller comme si elle avoit eu sa pleine connoissance.

A ces scènes bizarres succédèrent des scènes d'une autre espèce. Les extrémités supérieures et inférieures étoient alternativement frappées de convulsions ou restoient immobiles; de telle sorte que lorsque les jambes et les cuisses étoient agitées de mouvemens convulsifs, les parties supérieures étoient affectées de roideur tétanique, et *vice versa*.

Ces variétés avoient toutes à peu près la même durée; en sorte que le spectacle changeoit tous les quatre ou cinq jours. Lorsqu'un relâchement complet eut annoncé la fin de ce dernier acte, et que la parole fut revenue avec la sensibilité des membres et des mâchoires, le cerveau joua encore son rôle : ce fut cette fois un délire maniaque qui se reproduisit par accès comme avoient fait les modes convulsifs. La durée n'étoit guère que d'un quart d'heure, pendant lequel la malade répétoit avec une volubilité de langue extraordinaire quatre ou cinq paroles insignifiantes. La fin de l'accès se faisoit remarquer dans ce dernier cas par un sourire gracieux qui renaissoit sur les lèvres, et

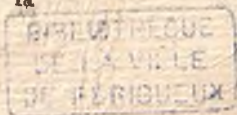
qui annonçoit le retour de la raison et de toutes les apparences de la santé.

Lorsque ces jours de délire furent passés, les rotations dans la chambre, les pirouettes recommencèrent avec les mêmes formes et les mêmes attitudes que la première fois. Ce qu'il y eut de remarquable dans ce retour, fut l'insensibilité absolue de la peau. Je pouvois pendant l'accès frapper les joues de la malade et les pincer, sans qu'elle donnât aucun signe de douleur. Mais lorsque l'accès étoit passé, la douleur se faisoit sentir sur la joue frappée, ou à la partie de la peau qui avoit été pincée. La jeune personne y ressentait, disoit-elle, un violent prurit, et comme si le feu y avoit passé. Du reste, elle n'avoit aucune idée de ce qui avoit pu occasionner cette douleur, qu'elle rapportoit à quelque contusion survenue pendant ses agitations convulsives. Elle se plaignoit qu'on ne l'eût pas empêchée de se faire mal. Ainsi cette sensibilité de la peau, exaltée quelques jours auparavant à tel point, que la malade ne pouvoit supporter le contact léger du bout du doigt, étoit maintenant tellement engourdie, que des soufflets et de forts pincemens ne produisoient aucune douleur, ou du moins en produisoient une qui ne se faisoit sentir qu'après l'accès, et lorsque le sentiment auroit dû en être éteint.

A cette époque reparurent des phénomènes qui

s'étoient déjà montrés au début de la maladie. Ainsi ; privée tout-à-coup de la vue et de l'ouïe, elle s'élançoit comme au commencement dans le jardin, le parcouroit avec une vitesse étonnante, suivoit tous les contours du petit parterre, sans oublier une allée, et sans poser son pied ailleurs que dans ces allées, qui étoient pourtant très-étroites, se dirigeoit vers un puits avec l'air de vouloir s'y précipiter, s'élançoit près des murs et faisoit des efforts pour grimper après, rentroit ensuite dans la chambre, qu'elle parcouroit frappant les murs et les meubles. En frappant ces corps elle ne donnoit aucune marque de sensibilité; mais si elle rencontroit un lit ou une personne, et qu'elle les touchât même légèrement, elle en paroisoit douloureusement affectée. Il y avoit cette différence entre les premières scènes et celle-ci, que dans les premières le contact des lits ne produisoit pas plus d'effet que celui des autres corps inanimés, tandis que dans cette circonstance, ils affectoient la malade à la manière des êtres doués de vie.

Mademoiselle Ducl... prenoit dans ce temps beaucoup de bains tièdes, qui paroisoient produire plus d'effet que dans le commencement de la maladie. Elle pouvoit les supporter sans y être agitée de convulsions. Jusque-là ses jambes avoient été constamment repliées sur les cuisses dans l'intervalle des accès, et ne lui avoient permis de se mouvoir que pendant la



durée même de ces accès. Maintenant la détente se prolongea pendant le calme ; quelques jours après , le ventre , qui durant tout le cours de la maladie avoit été dur et tendu , perdit de son volume et acquit de la souplesse. Les doigts de la main droite , qui étoient restés crochus et repliés sur eux-mêmes , se détendirent. Tous les accidens se calmoient ou revenoient moins fréquemment ; la malade pouvoit aller à la campagne , où je l'envoyois souvent , d'abord sur une charrette , et ensuite sur une ânesse.

Bientôt la jeune malade n'éprouva plus aucun accès pendant son séjour à la campagne ; mais ils se renouveloient constamment au moment où , revenue en ville , elle mettoit le pied sur le seuil de sa porte. Ce n'étoit plus , il est vrai , sous des formes aussi variées et aussi bizarres ; mais quelquefois le ventre redevenoit subitement dur et tendu ; d'autres fois , c'étoit de l'oppression et des suffocations hystériques. Un jour que cette oppression étoit plus forte , la langue sortit hors de la bouche , et resta long-temps engagée entre les deux mâchoires ; phénomène d'autant plus inquiétant , que la compression déterminoit un gonflement considérable de cet organe.

Soit que la malade fût à la ville ou à la campagne , elle prenoit beaucoup de bains tièdes , et y restoit deux heures et quelquefois davantage , pour prévenir le retour des accès hystériques , qui ne se

renouveau plus que lorsqu'elle venoit en ville ; je lui prescrivis de rester trois mois entiers à la campagne.

Sa santé s'y fortifia ; et bientôt elle ne présenta plus aucune trace d'une maladie si extraordinaire , et qui avoit persisté quatre mois avec plus ou moins d'intensité. Elle conserva seulement, pendant quelque temps , une grande susceptibilité nerveuse et un certain désordre dans les traits de la figure. Les facultés morales et physiques se sont fortifiées depuis ; plus tard , les règles se sont établies sans trouble et sans orage , et mademoiselle Ducl. . . . jouit encore aujourd'hui d'une bonne santé (1).

SECONDE OBSERVATION.

Mademoiselle Caroline V. . . . , née à Paris , quitta cette ville à l'âge de treize ans pour se rendre à Bergerac , département de la Dordogne. Peu de temps après son arrivée , elle alla passer quelques jours dans une maison de campagne. Elle s'y promenoit avec quelques jeunes personnes de son âge , lorsqu'elle vit le curé du village entrer chez un paysan pour lui

(1) Cette observation fut insérée , il y a dix ou douze ans , dans le *Journal général de médecine*. J'ai cru devoir la reproduire aujourd'hui , en faisant seulement quelques légers changemens dans la rédaction.

administrer l'extrême-onction. Soit que la nouveauté de cette cérémonie que mademoiselle Caroline, sortie depuis peu de Paris, voyoit pour la première fois ; soit que l'aspect cadavérique du moribond , et le triste et lugubre ensemble du spectacle frappassent à la fois ou séparément son imagination , elle sortit de la maison , pâle et tremblante , et , rentrée au logis , elle eut une syncope.

Ses règles couloient pour la première fois : j'ignore si la suppression en fut subite et complète , mais elle eut lieu ; et , dès ce moment , la santé de mademoiselle Caroline fut dérangée. Peu de jours après , elle revint à Bergerac.

C'est alors que commença la scène variée que je vais essayer de décrire. Je supprimerai des détails qui ne pourroient que surcharger le tableau ; mais je ferai en sorte de n'oublier aucun des phénomènes essentiels qui se présentèrent dans le cours de cette étrange et bizarre maladie.

Fixant d'abord l'attention sur les symptômes qui , pour me servir du langage de Bichat , affectèrent plus particulièrement le système nerveux de la vie organique ; j'observerai que cette jeune personne , après avoir éprouvé pendant quelques jours du dégoût , de l'inappétence , de la répugnance pour les boissons , finit par ne plus prendre aucune espèce de nourriture.

L'œsophage étoit tellement contracté, qu'il paroissoit hermétiquement fermé, et que pendant dix-huit jours il ne permit l'introduction d'aucune substance liquide ni solide, pas même d'une goutte d'eau. Il n'y eut pendant le même espace de temps aucune évacuation d'urine, aucune selle. Cependant, quoiqu'il n'entrât aucun aliment, qu'il ne sortit aucun excrément, la nutrition continuoît sans doute à s'opérer, puisque mademoiselle Caroline conserva toujours son embonpoint et sa fraîcheur. En la voyant, on ne l'eût pas crue malade ; elle ne présenteoit aucun symptôme d'affection nerveuse de la poitrine, ni difficulté de respirer, ni oppression, ni toux, ni palpitation de cœur. Le pouls étoit calme et régulier.

Durant cette abolition constante et complète des fonctions digestives, une grande irrégularité se faisoit remarquer dans les phénomènes nerveux de la vie animale.

L'usage des sens principaux fut successivement suspendu. Ainsi, un jour mademoiselle Caroline étoit absolument privée de la lumière, et ses paupières abaissées ne permettoient pas même le passage des rayons lumineux. Le lendemain le sens de la vue étoit rétabli, mais celui de l'ouïe se perdoit à son tour. Un autre jour, c'étoit la faculté de parler qui se trouvoit en défaut. Ces mutations extraordinaires, ces espèces d'échanges entre les facultés avoient le plus

souvent lieu pendant la nuit, et durant un sommeil tranquille; de sorte que, muette en se couchant, mademoiselle Caroline se réveillait aveugle ou sourde; bientôt elle se trouva privée à la fois de deux facultés, et fut alternativement sourde-muette, muette-aveugle, aveugle-sourde.

Pendant ce sommeil apparent ou réel des principaux organes des sens, les facultés intellectuelles conservoient toute leur vivacité, toute leur énergie. La pensée restait tout entière; mais à quoi eût-elle servi, si la nature n'avoit remplacé les moyens de communication dont mademoiselle Caroline étoit momentanément privée?

Ce remplacement avoit lieu; et lorsque les yeux fermés à la lumière, ou repoussant les rayons lumineux, ne pouvoient plus servir à distinguer les caractères de l'écriture; lorsque l'oreille, inhabile à recevoir les sons, rendoit inutiles les accents de la voix, mademoiselle Caroline lisoit, et lisoit très-distinctement, en promenant ses doigts sur les lettres. Je lui ai fait lire ainsi, soit au jour, soit dans l'obscurité la plus profonde, les caractères imprimés, en ouvrant le premier livre qui me tomboit sous la main; et quelquefois les caractères écrits, en lui remettant des billets que j'avois préparés exprès avant de me rendre chez elle. Étoit-ce le sens du toucher qui suppléoit alors celui de la vue? Je l'ignore; mais

j'affirme qu'elle lisoit assez couramment, en promenant ses doigts sur les lettres : un jour même elle prétendit, qu'avec quelques efforts de plus (je cite ses expressions) elle parviendrait à lire avec les orteils.

Quoique les alternatives qui existoient dans la suspension des trois facultés de voir, d'ouïr et de parler aient été constantes, elles n'étoient pas tellement régulières, que l'une ne se présentât plus souvent que les autres. C'étoit la cécité qui revenoit le plus souvent seule, ou accompagnée de la surdité ou du mutisme.

Pendant ce temps, une forte excitation étoit quelquefois transmise aux muscles qui servent à la locomotion. Mademoiselle Caroline, privée de la vue, montoit du rez-de-chaussée au grenier avec une rapidité extraordinaire. Cependant cette activité plus grande, imprimée aux organes du mouvement, ne se manifestoit que par la célérité de la course ; car, il n'y eut de mouvemens convulsifs que dans les derniers jours de la maladie.

Cette singulière névrose suivoit ainsi sa marche variée, présentant à l'observation tantôt une muette, tantôt une sourde, plus souvent une aveugle, quelquefois une aveugle-sourde ou une aveugle-muette, etc. etc., mais toujours un sujet qui ne recevoit aucune nourriture solide ni liquide, qui ne rendoit aucun excrément urinaire ni stercoral.

La marche de la maladie n'étoit pas troublée par les remèdes de la pharmacie. L'emploi des médicamens internes étoit impossible, puisqu'il n'y avoit pas de déglutition, et j'avois borné les moyens externes à une saignée du pied pratiquée dans le principe, et à quelques bains tièdes, auxquels je fus même contraint de renoncer, parce qu'ils paroisoient exaspérer les accidens. Ainsi, quoique je visitasse la malade deux, trois et quatre fois par jour, ce n'étoit que pour observer mieux, et rassurer les parens, chez qui les nouvelles formes, que revêtoit sans cesse la *protée*, renouveloient chaque fois des craintes et des inquiétudes.

La confiance qu'ils avoient dans le pronostic rassurant que j'avois jusqu'alors porté commençoit à s'affoiblir; les accidens, loin de diminuer, augmentoient, et la suspension des trois facultés, qui, jusqu'à présent avoit eu lieu alternativement, devenoit générale et permanente. La malade perdoit l'aimable gaîté qu'elle avoit conservée jusque-là. Privée tout à la fois de l'ouïe, de la vue et de la parole, et conservant cependant toutes ses facultés intellectuelles, elle ne pouvoit plus communiquer à l'extérieur, que par l'écriture dont il lui étoit encore permis de tracer et de comprendre les caractères. Sachant fort bien trouver dans sa chambre la table à écrire, le papier, l'encre, etc., elle écrivoit presque continuel-

lement ; c'étoient des billets à sa mère , à sa sœur ou à moi. Ceux qu'elle m'adressoit peignoient la tristesse , le découragement et le désir ardent de sortir de cet état ; cependant , elle en écrivit un à sa mère pour la prier de ne pas s'affliger , qu'elle ne seroit pas long-temps malade , et que dans trois jours elle seroit guérie.

Lorsqu'on me communiqua ce billet , je fus d'autant moins disposé à croire à la prédiction , que la confiance que j'avois conservée jusqu'alors et fait partager aux parens , commençoit à m'abandonner. Le lendemain mes craintes furent extrêmes ; lorsque je trouvai la malade frappée d'un *tétanos* qui occupoit tous les muscles , depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. Étendue dans son lit , roide et immobile comme une barre de fer , avec toutes les apparences de la mort , elle sembloit ne conserver des phénomènes de la vie que la respiration et la circulation ; mais ces actes étoient entiers et libres , ils soutenoient mon espérance.

La sensibilité et la motilité n'étoient sans doute pas complètement anéanties ; mais elles paroissent concentrées dans l'enveloppe extérieure de l'abdomen. C'est là , du moins , et là seulement qu'elles se manifestoient , mais par un signe tout aussi bizarre que ce que j'avois déjà vu.

En appliquant ma main , et même seulement le

bout de mon doigt sur l'épigastre , je voyois les enveloppes du ventre se soulever à l'instant , et donner à l'abdomen l'apparence et le volume qu'il acquiert dans l'ascite ou dans une grossesse très-avancée. En retirant mon doigt ou ma main , le ventre s'affaissoit aussitôt et reprenoit son volume ordinaire. Je pouvois renouveler à volonté ce phénomène , comme on peut exciter à son gré la sensitive. Appliquée sur les autres parties du corps , ma main ne produisoit aucun effet.

Cependant , je craignois très-sérieusement que la nature , épuisée par une abstinence absolue et déjà ancienne , ne succombât au désordre nerveux et général qu'annonçoit le *tétanos*. J'étois peu rassuré par la prédiction de la malade , lorsqu'au jour déterminé je fus mandé pour me rendre promptement auprès d'elle. J'avois craint d'être appelé pour témoin de son agonie , et je fus bien agréablement surpris de trouver la gaîté sur tous les visages.

Le matin , la mère étant entrée dans la chambre de sa fille , celle-ci avoit pu l'apercevoir. *Ah ! te voilà , maman* , lui dit-elle ; *mais quoi , je te vois , je te parle !* Sa mère lui ayant répondu ; *je t'entends aussi ; eh ! je suis donc guérie !* Au même instant , elle s'élança de son lit , où depuis trois jours elle étoit étendue comme morte , et se jette au cou de sa mère.

Dès ce moment, tous les accidens furent presque dissipés ; l'œsophage si long-temps fermé se rouvrit, et mademoiselle Caroline put prendre un consommé. Je permis d'augmenter sa nourriture chaque jour, mais insensiblement et avec précaution. Peu à peu les fonctions se rétablirent. Pendant quelques jours les facultés, si long-temps perdues, sommeillèrent alternativement. L'œsophage surtout se fermoit assez souvent, et rendoit la déglutition impossible ; mais l'interruption étoit de peu de durée, et la malade pouvoit prendre assez de nourriture. Après trois semaines d'une convalescence plus ou moins troublée par le retour momentané de quelques-unes des anomalies qui avoient particulièrement caractérisé cette maladie, mademoiselle Caroline reprit la bonne santé dont elle a constamment joui depuis. Les règles ne reparurent, pour la seconde fois, que trois ou quatre mois après la guérison. Mademoiselle Caroline est dans ce moment à Paris.

RÉFLEXIONS.

Après avoir lu l'histoire des deux maladies que je viens de rapporter, on se demandera, sans doute, si je n'ai pas été dupe de quelque illusion. On dira, peut-être, que j'ai pris au sérieux les espiégleries de deux jeunes personnes qui s'amusoient à intriguer leurs parens ou leurs voisins. On a déjà raconté, à l'occasion de ces maladies, l'histoire d'un en-

fant de onze à douze ans, qui, pour ne pas aller au collège, simula des convulsions. Bientôt les accès se rapprochèrent, et prirent un caractère si alarmant, que les parens se décidèrent à envoyer leur fils dans la maison de santé de M. *Esquirol*. Les convulsions devinrent si fortes et si rapprochées, que le docteur craignoit déjà pour la vie du malade. Il profite d'un moment de calme pour l'entretenir et chercher à lui inspirer de la confiance. L'enfant débarrassé des personnes qui l'avoient accompagné, et croyant désormais avoir atteint son but, déclare au docteur *Esquirol* que ses soins lui sont inutiles, qu'il est parfaitement guéri, ou plutôt qu'il n'a jamais été malade, et que les convulsions dont il l'a rendu témoin, n'étoient qu'une comédie jouée pour tromper ses parens, éviter d'aller au collège où on vouloit l'envoyer, et venir à Paris.

Cet exemple en confirme mille autres, dans lesquels des maladies de toute espèce, des convulsions de tout genre ont été simulées pour exciter l'intérêt, la commisération, ou remplir d'autres vues; mais on connoissoit, ou on a connu depuis les causes cachées de ces jeux plus ou moins ridicules.

Les malades soumises à mon observation étoient jeunes, sans expérience, exemptes de besoins et de passions, et n'avoient reçu dans leur famille, ni au-dehors, aucune impression qui pût entraîner leurs facultés à de pareils désordres.

Auroient-elles pu , l'une pendant dix-huit jours ; et l'autre pendant plus de six semaines , fournir aux scènes si variées que j'ai racontées , et que j'ai racontées parce que je les avois bien vues , parce que cent témoins les avoient vues comme moi (1). Ne se seroient-elles pas démasquées un moment ? La feinte n'auroit-elle pas été aperçue alors , ou découverte depuis ?

Ce n'étoit pas par imitation l'une de l'autre qu'elles ont présenté toutes deux des phénomènes analogues. Mademoiselle Caroline étoit encore à Paris pendant que mademoiselle Ducl . . . étoit malade. Aucune d'elles n'avoit vu , ni entendu raconter rien de pareil ; et on ne sauroit supposer que la seule influence de leur imagination ait suffi pour concevoir , arranger , exécuter une série si nombreuse et si variée d'actes extraordinaires.

D'ailleurs , si on peut , par un effort inoui qu'un intérêt puissant ou de fortes passions sont seuls ca-

(1) Parmi les nombreux témoignages que je pourrois invoquer , je ne citerai que M. Maine de Biran , conseiller d'état , dont le nom , également cher aux sciences philosophiques et à la magistrature , doit me servir de garant. Alors sous-préfet de Bergerac , il m'accompagnoit quelquefois dans les visites que je faisois aux jeunes malades ; et il a vu , avec autant de surprise que d'intérêt , plusieurs des faits que j'ai racontés.

pables de produire et de soutenir ; si on peut, dis-je, simuler les différentes espèces de convulsions ; si on peut, à la rigueur, simuler le mutisme, la cécité, la surdité, peut-on aussi, par un effort de la volonté, supporter la privation absolue de toute nourriture, la suspension complète de toute fonction digestive, sans qu'il survienne d'amaigrissement, ni même d'altération dans la couleur et la fraîcheur du teint ?

Les deux malades confiées à mes soins ont soutenu plus ou moins long temps cette diète absolue, et toutes deux ont présenté le phénomène d'une nutrition apparente ou réelle, sans digestion, ou du moins sans ingestion d'alimens liquides ni solides. L'une éprouvoit une soif ardente lorsque son œsophage fermé refusoit le passage de l'eau, et, après une abstinence bien longue, a senti une vive irritation de l'estomac, et un désir de manger qui tenoit de la voracité. L'autre, après une abstinence plus longue, mais exempte de soif et de faim, n'a été pressée ni de manger ni de boire lorsqu'elle en a recouvré la faculté. Elle sembloit déshabituée de cette importante fonction, et son estomac a paru la reprendre sans douleur comme sans plaisir.

De pareilles aberrations des facultés organiques, de si grandes variations dans leur manière de s'exercer, n'ont pu être déterminées par la volonté. Elles dérogent, il est vrai, aux lois qui dirigent les fonc-

tions digestives et nutritives , mais elles n'en ont pas moins existé.

Mademoiselle Caroline , chez qui la suspension des facultés digestives a été plus longue et a paru plus complète , qui a été plus long-temps muette , sourde ou aveugle , n'a pas été agitée de ces fortes convulsions qui chez mademoiselle Ducl... ont présenté les formes de l'hydrophobie , ensuite celles du tétanos et de la catalepsie , et offert enfin la grande variété d'attitudes et de mouvemens que j'ai décrite.

La première a montré des phénomènes plus extraordinaires et plus contraires aux lois de notre économie , tels que la faculté de lire et d'écrire durant une cécité momentanée , l'annonce positive du jour de sa guérison , et cette guérison même arrivée d'une manière si prompte et si spontanée. La seconde a offert plus de variétés dans les formes de son affection : tout chez elle a été soumis à l'influence de la maladie , principalement l'organe de la locomotion et celui de la pensée. Les terreurs paniques , le délire maniaque , ont attesté la part que ce dernier prenoit au désordre commun.

La sensibilité a paru plus affectée chez l'une , la motilité a été plus diversement , plus fortement excitée chez l'autre.

On trouvera peut - être plus de rapports entre la

douleur et le prurit que le contact d'un corps animé produisoit chez mademoiselle Ducl..., et le soulèvement rapide du ventre qui chez mademoiselle Caroline étoit l'effet du même contact.

La terminaison des deux maladies a varié comme l'intensité des symptômes. Subite, merveilleuse chez mademoiselle Caroline, elle a été plus retardée, plus lente, plus progressive chez mademoiselle Ducl...

Maintenant si on me demande comment tous ces phénomènes ont été produit ? quelle est la cause ou l'agent de leur production ? je répondrai que je n'en sais rien, que je garantis la vérité des faits sans me charger de les expliquer.

On me dira qu'ils sont impossibles ; je répondrai avec M. le comte de la Place (1) « que nous sommes » si éloignés de connoître tous les agens de la nature » et leurs divers modes d'action, qu'il seroit peu philosophique de nier l'existence des phénomènes, » uniquement parce qu'ils sont inexplicables dans l'état » actuel de nos connoissances. »

J'ajouterai avec un illustre physiologiste (2) « que

(1) *Théorie analytique du calcul des probabilités.*

(2) *Recherches sur la sensibilité* ; par M. Desèze, recteur de l'Académie de Bordeaux, et frère du célèbre défenseur de Louis XVI.

» la nature est un abîme dont l'homme mesure la surface, et dont Dieu seul sonde la profondeur. »

J'ajouterai encore que l'histoire des maladies nerveuses, et particulièrement celle de la catalepsie, offrent bien des faits analogues, et que si on n'en connoît pas un plus grand nombre, il faut peut-être en accuser les préjugés, qui long-temps ont fait regarder ces maladies comme l'œuvre du démon ou de la sorcellerie, et chercher le remède dans les exorcismes et même les supplices.

Lorsque les tribunaux s'étoient pour ainsi dire emparés de cette partie de notre art; lorsque les parlemens condamnoient au feu ceux qui, comme le dit *Sauvages*, méritoient au plus d'être enfermés aux Petites-Maisons; lorsque *Urbain Grandier* exploit de sa tête le prétendu sortilège avec lequel il avoit rendu convulsionnaires les religieuses de Loudun, les médecins pouvoient-ils étudier ces sortes de maladies, en observer les phénomènes, et publier avec confiance que tout extraordinaires qu'ils pouvoient paroître, ils n'en étoient pas moins l'ouvrage de la nature.

Les mêmes dangers ne doivent plus être redoutés. On peut étudier aujourd'hui tous les écarts auxquels s'abandonne une nature capricieuse et bizarre, on peut en publier les observations sans courir le risque de rencontrer ces hommes dont parle *Roger Bacon*, qui

ne pénétrant point la cause des effets dont ils étoient témoins , avoient recours au démon , persuadés qu'il n'y avoit que la magie ou quelque puissance surnaturelle qui fût en état de les produire (1). Aussi les observations analogues à celles que je publie se sont elles multipliées depuis quelque temps. Pendant que je recueillois celles qu'on vient de lire , M. *Lamothe*, l'un des praticiens les plus recommandables de Bordeaux , soignoit une jeune malade , qui , à l'instar de mademoiselle Ducl... , traversoit en courant , et les yeux » fermés , toutes les chambres de la maison , passant » toutes les portes sans jamais se heurter , comme si » elle avoit eu les yeux ouverts. Elle se rouloit aussi » sur le plancher et faisoit des cabrioles.

» Elle écrivoit des lettres comme mademoiselle Caroline , sans y voir. Lorsqu'elle ne pouvoit parler » elle se faisoit entendre par écrit. Il lui arriva plusieurs fois , dans les derniers temps de sa maladie , » de dire : *J'aurai une attaque tel jour , à telle heure ;* » et ses prédictions se sont constamment vérifiées. »

Le Bulletin de la Société des Sciences médicales d'Orléans contient un rapport fait à cette Société par M. Latour fils , sur une maladie nerveuse très singulière , soignée par son père , et pour laquelle avoient été consultés MM. *Pinel* et *Moreau de la Sarthe*. Je

(1) *De secretis artis et operibus natura.*

vais extraire de cet intéressant rapport les faits qui ont le plus d'analogie avec ceux que j'observois à Bergerac à peu près à la même époque.

« La maladie de mademoiselle Adélaïde Les..... débuta (comme celle de mademoiselle Ducl...) par une tympanite. Elle fut long-temps après atteinte de convulsions d'un caractère tout particulier. Elle se rouloït sur elle-même comme un cylindre, elle en laçoït et tordoït ses membres, imitoït le cri de plusieurs animaux, cherchoït à lacérer tout ce qui l'environnoït, montoït avec agilité même aux plus grandes hauteurs, récitoït différens passages de poésie qu'elle n'avoit jamais confiés à sa mémoire, et ne conservoit aucune idée de ce qu'elle avoit fait quand l'accès étoit terminé.

« A une époque de la maladie, la surdité, l'aphonie, la cécité assaillirent la malade, tantôt simultanément, tantôt séparément.

« On l'a vue dans ces instans malheureux où les accès se manifestoient, se courber avec force et rapidité de manière à faire toucher en avant son front avec ses pieds, et tout à coup se renverser en arrière, et toucher de même avec son front ses talons et ses genoux. D'autres fois cette infortunée madoït sautoït et pirouettoït avec une telle rapidité sur elle-même, qu'elle ne cessoit ce mouvement extraor-

» dinaire et convulsif, que pour tomber dans un état
» d'anéantissement proportionné à l'intensité des con-
» vulsions. On l'a vue aussi se jeter avec furie sur
» tous les obstacles qu'elle rencontroit, et s'élancer
» avec une incroyable agilité à des hauteurs de six à
» sept pieds.

» Un symptôme effrayant qui se manifesta à une
» autre époque, fut une espèce de resserrement de
» l'œsophage, qui réduisit pendant plusieurs jours la
» malade à ne vivre que de café au lait, qui lui-
» même finit par ne pouvoir plus passer, et força
» mademoiselle Les.... de rester deux jours et deux
» nuits sans prendre aucune espèce d'alimens.

» Des accès de catalepsie, des attaques de para-
» lysie, dont la durée étoit ordinairement de sept
» jours, se succédèrent ensuite; parfois la malade,
» dans ces accès de manie, devenoit comme primiti-
» vement, sourde, muette et aveugle, et toujours,
» pendant l'espèce de sommeil de ces trois sens, le
» toucher acquéroit une sensibilité et une finesse si
» exquis, que l'application de la main sur la joue
» suffisoit seule à la malade pour lui faire connoître
» les personnes qui lui étoient familières.

» A ces phénomènes succédèrent, en 1808, d'autres
» bien plus étranges, par exemple, le transport des
» facultés intellectuelles et des sens du goût, de

» l'ouïe, de la vue, de l'odorat au centre épigas-
 » trique, que la malade consultoit pour savoir ce qui
 » se passoit autour d'elle, ou dans des lieux voisins,
 » même à distance. Elle acquit ensuite la conscience
 » de son état de maladie, et la prescience de son état
 » futur, des dangers qu'elle courroit, et des nouvelles
 » souffrances ou des symptômes alarmans qui devoient
 » survenir, des remèdes qu'il conviendrait d'y op-
 » poser, enfin de l'époque précise de sa guérison à
 » la suite des bains de mer qu'elle s'étoit prescrits, et
 » qui lui furent administrés avec succès. Ainsi se
 » termina une maladie qui avoit duré plus de quatre
 » ans. »

Le Moniteur qui rend compte de ce rapport, ajoute
 qu'à aucune époque du traitement, il ne fut question
 de procédés électriques ou magnétiques, quoique la
 perspicacité et la prévoyance de la malade offrissent
 plusieurs traits de ressemblance avec les crises ou ex-
 tases des magnétisés dont M. de Puységur a fait
 l'histoire, et avec les phénomènes de la cataleptique
 de Lyon, dont le docteur Pétetin a eu le courage de
 publier les détails (1).

On trouve, en effet, dans l'ouvrage de ce médecin
 et dans ceux de MM. de Puységur et Deleuze, des
 faits bien extraordinaires. M. Pétetin les explique ai-

(1) Voyez le Moniteur du 27 mars 1812.

sément avec le fluide électrique, et les disciples de *Mesmer* ne doutent pas que le fluide magnétique n'en soit la cause.

Non licet tantas componere lites.

Disciple d'*Hippocrate*, je n'explique rien ; j'observe les faits, je les raconte, et laisse à d'autres le soin d'en chercher les causes et d'en déduire les conséquences.

Ainsi que M. *Latour*, je n'ai soumis les malades confiées à mes soins, ni au magnétisme, ni à l'électricité. J'ignorois alors, j'ignore encore aujourd'hui l'influence que le fluide magnétique peut exercer sur notre machine; j'ignorois cet art merveilleux de faire des somnambules, et, plus encore, celui de les disposer à rendre des oracles. Ceux qui ont approché les malades, partageoient mon ignorance et mon éloignement pour toute pratique qui n'a pas reçu la sanction du temps et de l'expérience.

Que ces jeunes personnes aient agi ou parlé sous l'influence de quelque fluide ou agent secret, c'est ce que je ne prétends nier ni affirmer; mais cette influence (si elle a existé) s'est bien certainement développée naturellement, et n'a été provoquée que par un état maladif et une modification quelconque de l'organisme.

Voilà ce qu'il est important d'établir, parce que des faits pareils bien constatés, réunis à d'autres faits

semblables ou analogues , peuvent jeter quelque jour sur une partie encore obscure de la physiologie. C'est à cette science , si généralement cultivée aujourd'hui , qu'il appartient de chercher ce que peuvent *ces concentrations intérieures de l'action nerveuse , qui affoiblissent ou suspendent même le développement extérieur de la sensibilité* (1). C'est à elle à étudier les bizarreries de cette sensibilité qui *la rendent une force incalculable , une faculté libre , indépendante , qui parcourt tous les organes , et quelquefois les abandonne sans qu'on puisse en assigner la cause* (2).

Ce ne sont pas seulement , dit M. Desèze , des images nouvelles qui peuvent se former dans le cerveau , lorsque son action est augmentée dans certaines maladies ; ce sont encore des idées qui représentent les événemens futurs.

Arétée reconnoissoit cet accroissement de la sensibilité dans le cerveau , lorsqu'il disoit : *Fieri posse ut quandoque phrenetici vera vaticinentur.*

Tel étoit , sans doute , l'état des deux jeunes filles dont parle *Sauvages* , qui , habitant des maisons différentes , s'annonçoient , quatre jours à l'avance , les paroxysmes de leur maladie.

(1) M. Moreau , de la Sarthe.

(2) M. Desèze , *Recherches sur la sensibilité.*

Haller a cité l'exemple d'un homme qui, après une maladie nerveuse, avoit acquis un accroissement de sensibilité tel, que tous les organes de son corps, devenus auditifs, distinguoient comme l'oreille même la force et le rapport des sons.

« Il est possible, dit le célèbre *Dumas* (1), que,
 » par un singulier concours de circonstances, certains
 » organes deviennent capables d'exercer des pro-
 » priétés, de remplir des fonctions qui leur étoient
 » jusqu'alors étrangères, et qui même appartoient
 » à d'autres organes bien différens. Les parties de
 » l'animal où ces dispositions et ces qualités s'intro-
 » duisent sont évidemment changées et transformées,
 » quoique leur nouvel état ne coïncide point avec
 » des changemens relatifs dans le système de leur or-
 » ganisation.

» Si les faits rares et merveilleux, ajoute cet il-
 » lustre professeur, ne m'inspiroient une grande dé-
 » fiance, je pourrois alléguer ces transports extraor-
 » dinaires de l'ouïe et de la vue, qui, abandonnant
 » leur siège véritable, ont paru se placer à l'orifice
 » de l'estomac; en sorte que les sons et les couleurs
 » y excitoient les mêmes sensations que les oreilles et
 » les yeux perçoivent naturellement. Il y a cinq ans

(1) *Aperçu philosophique sur la transformation des organes du corps humain.* Journal de médecine, tome XXV.

» qu'une jeune demoiselle , du département de l'Ar-
 » dèche , venue à Montpellier pour consulter les mé-
 » decins sur une affection hystérique accompagnée de
 » catalepsie , donna l'exemple d'un phénomène aussi
 » étrange. Elle éprouvoit , pendant toute la durée
 » de ses attaques , une telle concentration de la sen-
 » sibilité vers la région précordiale , que les organes
 » des sens y étoient comme entièrement fixés. Elle
 » rapportoit à l'estomac toutes les sensations de la
 » vue , de l'ouïe , de l'odorat , qui ne se produisoient
 » plus alors dans les organes accoutumés. Ce phéno-
 » mène rare , observé chez une personne bien digne
 » d'intéresser , fut un objet d'attention pour les mé-
 » decins , et de curiosité pour le public.

» Je ne me dissimule pas que les faits de ce genre ,
 » en opposition avec toutes les lois connues de la na-
 » ture , ne doivent point obtenir sans difficulté ni sans
 » restriction l'assentiment des esprits sages qui crai-
 » gnent d'être abusés. Mais si l'on multiplie les ob-
 » servations à cet égard , si l'on constate avec scru-
 » pule les moindres circonstances de chaque observa-
 » tion , il faudra bien reconnoître la possibilité d'un
 » phénomène qui ne semble peut-être , aussi merveil-
 » leux que faute d'avoir beaucoup de faits auxquels on
 » puisse le comparer. »

C'est pour ajouter des faits nouveaux à ceux qui
 sont déjà connus , que je me suis déterminé à publier

ceux que j'ai eu l'occasion d'observer. Les phénomènes extraordinaires que j'ai rapportés sont-ils dus à ces bizarreries de la sensibilité qui lui font parcourir et abandonner avec facilité différens organes ? Doit-on en attribuer quelques-uns à l'influence d'un agent imperceptible , tel que les fluides électrique ou magnétique agissant spontanément et par le fait seul de la maladie ?

Voilà des questions qui ne peuvent, je crois, être résolues dans l'état actuel de nos connoissances. Les faits de ce genre ne sont pas assez nombreux pour que la physiologie puisse établir une doctrine digne de l'état actuel des sciences physiques, et capable d'éclairer la théorie des affections nerveuses. Mais rien ne doit être négligé dans le vaste champ de l'observation ; les faits épars se lient tôt ou tard , et de ce faisceau naît la lumière qui éclaire les sciences. Réunissons donc les matériaux qui peuvent servir à construire l'édifice que des mains habiles élèvent à la connoissance de l'homme , et ne rejetons pas avec un orgueilleux dédain tout ce qui ne paroît pas au premier coup d'œil en harmonie avec les matériaux déjà rassemblés. Si l'on nous reproche trop de crédulité , répondons avec *Charron* ; « que le vice contraire n'est » souvent qu'une sottise et audacieuse témérité de con- » damner et rejeter comme fausses toutes choses que » l'on n'entend pas , et qui ne plaisent et ne revien-

» nent au goût. C'est le propre de ceux qui ont bonne
 » opinion d'eux-mêmes, qui sont les habiles et les
 » entendus, spécialement hérétiques, sophistes, pé-
 » dans : car se sentant avoir quelque pointe d'esprit,
 » et de voir un peu plus clair que le commun, ils se
 » donnent loi et autorité de décider et résoudre toutes
 » choses. Ce vice est beaucoup plus grand et vilain
 » que le premier; car c'est folie enragée de penser
 » savoir jusques où va la possibilité, les ressorts et
 » bornes de nature, la portée de la puissance et vo-
 » lonté de Dieu, et vouloir ranger à soi et à sa suffi-
 » sance le vrai et le faux des choses, ce qui est requis
 » pour ainsi, et avec telle fierté et assurance ré-
 » soudre et définir d'icelles; car voici leur jargon :
 » cela est faux, impossible, absurde. Et combien y
 » a-t-il de choses lesquelles pour un temps nous
 » avons rejetées avec risées comme impossibles, que
 » nous avons été contraints d'avouer après, et encore
 » passer outre à d'autres plus étranges; et au rebours,
 » combien d'autres nous ont été comme articles de
 » foi, et puis vains mensonges (1). »

(1) Charron, *Traité de la sagesse*, Livre I.



